

Les journées Wallonnes de l'eau

Les mots au bord de l'eau

Les mots, le long de l'Escaut

Entre fontaines et canaux

COMPILATION DES TEXTES DES ATELIERS D'ÉCRITURE ORGANISÉS
DANS LE CADRE DES JOURNÉES WALLONNES DE L'EAU 2015 DU
CONTRAT DE RIVIÈRE ESCAUT-LYS.

ANIMATEUR : THIERRY RIES

LECTURE VIVANTE PAR NATHALIE WARGNIES ET THIERRY RIESLE DIMANCHE 22
MARS 2015 AU PONT DES TROUS À TOURNAI.



Introduction

C'est dans le cadre des Journées Wallonnes de l'Eau que le Contrat de rivière Escaut-Lys a mis en place ces ateliers d'écriture. Cependant, c'est surtout à l'animateur, Thierry Ries, ainsi qu'aux participants que revient le mérite des résultats obtenus. Nous tenons également à remercier les bibliothèques et médiathèques de Blaton, Péruwelz et Antoing qui ont accueilli ces ateliers.

L'eau est une ressource précieuse qu'il convient de protéger. C'est là l'essence du travail du Contrat de rivière. Si une de ses missions principales consiste à réaliser un diagnostic scientifique des cours d'eau de son territoire, l'ASBL s'est également fait une spécialité dans l'information et la conscientisation de la population. Grâce à une sensibilité artistique et culturelle, l'équipe sait se détacher de l'aspect biologique de l'eau pour s'approcher du citoyen de manière plus créative. Ces ateliers d'écriture en sont un très bon exemple.

J'ose ainsi espérer que ces quelques textes, rédigés avec passion, sauront vous faire prendre conscience de la présence de l'eau dans notre environnement, de sa beauté, mais également des enjeux qui pèsent sur elle.

Philippe Robert - Président du Contrat de rivière Escaut-Lys



© Claude Rémienc

Blaton, La Petite Venise du Hainaut

LES ONDINES DE BLATON

Souvent, j'erre sur les rives du canal, l'air tonifiant du matin me donne de l'énergie pour la journée. Je contemple l'éclusier au travail après le passage de la péniche, pas d'âme qui vive autour de nous, hormis les mouettes dans le ciel.

Depuis huit cents ans, avec la même sollicitude, l'imposante église romane veille sur le village. Au canal de Condé, elle révèle des mystères sacrés contre de croustillantes anecdotes fluviales et d'autres énigmes encore que les humains ne peuvent pas connaître !

Le clapotis de l'eau, le cri des oiseaux, la mélopée du vent dans les arbres feuillus ou dégarnis, je les écoute, je les vois les yeux fermés et cela me rassure. Moi, je suis née dans la maison de l'éclusier, mon prénom je le dois à l'amour de mon père pour les ondines qui lui murmuraient à l'oreille. Ondine, j'ai donc été baptisée, mon père m'a appris à aimer l'eau. Tous mes secrets d'enfant, mes premiers émois, mes peines, c'est toujours à elles que je me suis confiée, c'est toujours elles qui m'ont apporté la sérénité.

Ce matin de février, flânant sur la berge, je cherche plus que de l'énergie, je recherche, la paix intérieure, la zénitude. La météo est radieuse, un ciel bleu où



©Claude Rémiencce

Magritte a peint ses blancs nuages, les mouettes, telles des ballerines infatigables offrent un ballet aérien, aucun faux pas, plongeons, envolées en flèche, tournoiements, de vraies figures artistiques. L'onde frémit, frissonne sous la caresse d'Eole, pas de vague ici comme à la mer, le canal est discipliné, civilisé, bien éduqué, seule la pluie le gonfle certains jours. Quelle décision prendre ? La question angoisse Ondine. Elle s'interroge. Elle envisage des solutions auprès des nymphes du Canal de Blaton, son canal. Elle fouine dans son inconscient, son âme, son moi

profond.

Un mouchoir mouillé dans la main, mes jambes sont en automatique, évitent les flaques d'eau ou la boue, accélèrent la cadence, ma tête est ailleurs. Essoufflée, je m'arrête. Les ondines m'interpellent, elles se plaignent de la malveillance du peuple humain qui pollue sans vergogne leur milieu vital. Comment peut-on salir l'eau, élément essentiel à toute vie terrestre ? Ces magiciennes de l'eau ne sont pas furieuses, elles sont affligées, accablées. Accablées comme moi !

A voix haute, je leur confie mon dilemme :

« Mon mari veut retourner chez lui, à la Mer du Nord. Ecouter le chant des vagues, le cri des sternes, humer à plein poumon le vent iodé et salé, marcher sur la plage humide couverte d'écumes mousseuses, sentir les coquillages crissés sous ses pieds nus. Il m'en parle avec passion. Il a besoin des marées, du tumulte des eaux océanes, de la force des rafales marines, tout ce que mon doux chenal ne peut lui offrir. Que faire ?

Pourrais-je parler aux vagues déchaînées et bruyantes ?

M'entendront-elles ?

Ici, regarder des heures les péniches passer, faire signe aux bateliers, bavarder avec eux, faire des ronds dans l'eau les jours gris, etc ... Tout cela, contribue à mon harmonie, ma plénitude.

J'ignore si la Mer du Nord me réconfortera comme vous le faites

depuis mon enfance. Vous abandonnez, Vous, les compagnes discrètes de mes heures mélancoliques, de mes rêveries, de mes joies débordantes de mes souvenirs d'antan : des parties de pêche, des premières leçons de natation avec la ficelle autour de la taille, des flottes entières de voiliers que je réalisais pendant des heures en papier journal ...

Il n'y a qu'ici que je puise autant d'énergie et de courage. Vous délaissez-moi déchire ».

« Ondine, ne sois pas triste. As-tu oublié que nous voyageons perpétuellement, nous sommes dans tous les canaux, rivières, fleuves, mers ou océans, nous devenons les néréides des eaux bouillonnantes, furieuses, torrentielles, profondes, polaires ou chaudes, calmes et bleues des mers du sud. Nous sommes unes et multiples à la fois. Et même si comme toi, c'est ici, dans ce canal de Blaton, loin des foules, entourées d'une allée d'arbres au garde à vous, à l'ombre de cette ancestrale église bavarde, que nous sommes le mieux, partout où il y aura de l'eau, nous t'écouterons. »

Amable SIMÉONI

ELLIOT NESS



© Alain h. Lefebvre

Ce soir-là, l'éclusier, Jacques, chante la chanson de Jacques Brel, « L'éclusier ». Cela ne le rend pas maussade, ni malheureux. Au contraire ! Plus la chanson est triste, désespérante, plus il se sent passionné, complètement vivant. Les abords des canaux sont recouverts de brouillard et on n'y voit plus à dix mètres. Jacques appelle son chien qui renifle non loin de là. C'est la fin de l'hiver et l'isolement cessera bientôt. Les promeneurs et les curieux reviendront circuler sur les rives au départ de l'écluse numéro 1 dont il a la charge, face à la maison qui lui a été allouée. Lorsqu'il manœuvre les manivelles afin d'ouvrir l'écluse ou de la fermer mécaniquement,

il redevient l'objet de toute leur attention. Les appareils photo ne manquent pas d'immortaliser aussi le batelier et sa péniche tout au long de leur progression.

Jacques se fait une joie de voir revivre la nature, la faune, la flore et puis d'assister, bien sûr, à la revigoration des villageois de Blaton et des environs. Toute l'année, ceux-ci vaquent à leurs occupations, se lèvent aux aurores, les uns pour aller travailler à la capitale, les autres pour participer à la vie urbaine dans leurs quartiers. Ils ne manquent cependant pas d'une certaine fantaisie, d'une certaine poésie même. Mais ils ont les pieds bien ancrés sur terre malgré la proximité des canaux et l'abondance

de l'élément eau.

Il arriva qu'un couple du Brabant Wallon, en visite dans la région des trois B : Bernissart, Beloeil, Basècles et des Marais d'Harchies, tombe sous le charme de la petite Venise du Hainaut, Blaton. Les jeunes parents vinrent repérer, puis y achetèrent une maison à restaurer et s'y installèrent avec leurs deux enfants.

C'est peu après leur arrivée que Jacques aperçût à l'aube, pour la première fois, une masse verdâtre immobile. Elle était apparue comme un rocher sorti du lit du canal en pleine nuit, comme une lune suicidaire enceinte jusqu'aux yeux, comme un œuf gigantesque d'une fantasque tortue aquatique éléphantesque, comme l'œuf en putréfaction d'une autruche évadée du parc de Pairi Daisa.

Intrigué, le chien, Sparko, avait plongé et nagé en direction du nouvel îlot sans jamais pouvoir l'atteindre. Inexplicablement, celui-ci, vaisseau fantôme, semblait avoir disparu ou s'être enfoncé sous l'eau comme un sous-marin vert. Sparko, revenu bredouille, s'ébrouait propulsant des gerbes d'eau, de vase et de bave. Bientôt on le confondrait avec un paon faisant la roue. Il n'avait pourtant pas de quoi être fier et, penaud, il se contenta de filer, la queue entre les pattes. Assis, à distance respectueuse, il se mit à proférer des cris de désespoir à vous crever le cœur. Ses plaintes montaient dans le

brouillard comme le chant d'un cor de brume dans le lointain. Sparko, as-tu du cœur ? Jacques l'imagina vêtu d'un scaphandre, paré pour une prochaine expédition à vingt-mille lieues sous les mers.

Jacques se secoua, les lèvres et les mâchoires détendues remuèrent en laissant s'échapper un trop plein de salive et un bruit de linge détrempé claquant au vent. Il devait sortir d'un songe, il fallait qu'il se mette à la tâche. Pour se donner du courage, il se mit à siffloter et à muser tout le répertoire de Brel en vaquant à ses occupations.

Tous ces longs mois d'hiver, les jours se suivaient et paraissaient se ressembler mais dès le lendemain, la masse verdâtre réapparut à un autre endroit. Elle s'était déplacée, Jacques n'avait donc pas rêvé. Sparko, vaillant, se mit à l'eau pour amerrir sur les rivages de l'île aux désenchantements mais sans plus de succès que la veille, et pas téméraire, il remonta sur le chemin de halage, l'air dégouté.

(Suite en page 15)

Gisèle HANNEUSE

LE CHEMIN DE HALAGE

Il y a ce sentier ici. Ce sentier droit. Sans doute infini... Monotone, tranchant la rive, traçant la frontière entre le terrestre et ce qui ne l'est plus. D'un côté on pose ses pas, de l'autre on est englouti. Sur ce sentier, des hommes se sont forgés des destins à sens unique. Des vies rectilignes, sans détours, sans chemins de traverse, sans contournements possibles.

Sur ce sentier, on a presque honte de revenir en arrière. Le pêcheur pourrait se gausser de vous. « Il n'y avait pas d'issue là-bas. Le sentier se perdait dans une morne obstination. Tout au plus, quelques feuilles mortes partiellement décomposées sur le béton ont égayé votre balade. »

Sur ce sentier ici, il y a un homme hésitant. A l'arrêt. C'est un point sur une ligne continue, une abstraction géométrique, un mode de pensée unique en concordance avec une idée fixe, un « inéluctable », comme ce que propose la vie. Rien qu'un chemin tracé, un destin à suivre. L'homme sait qu'ici, après le premier pas, il ne pourra arrêter sa marche.

On flâne sur une place, on choisit à un carrefour mais sur un sentier de halage, on avance tout droit. Comme une vie d'ouvrier, comme un développement industriel en plein essor. Comme le profil longitudinal d'un cours d'eau, d'une porte de garde, d'une structure métallique. Un tracé qui défie les monts et aplatis

les dénivelés. Une vie qui suit son cours, canalisée, sans débordement, sans faire de vagues et puis surtout... rectiligne.

Notre homme rêve de torrents, de rivières, de cascades. Alors il s'arrête. La lassitude l'envahit, Ces lignes ne lui inspirent que les cordes des haleurs. Aujourd'hui elles ne lui serviraient qu'à se pendre... Ou à s'asseoir... A s'asseoir face au canal car d'un côté comme de l'autre, il sent le soutien des perspectives, des horizons. Assis face au canal, deux chemins s'offrent à lui. Deux longs fils d'eau. Comme lorsqu'il était enfant et se penchait en arrière sur la balançoire du jardin. Il se laissait bercer alors par l'ondulation insouciante d'un mouvement où le temps s'écoulait. Magistral d'abandon. Et il regarde le canal dans ses sens qui prolongent ses bras puis il ressent... la force calme de l'eau. Celle qui sans effort et sans bouleversement transporte des cargaisons de lourdeurs. Celle qui transporte toutes les douleurs de sa vie et emporte au loin des millions de tonnes de ferrailles.

Graziano SPEZIALETTI



©Alain h. Lefebvre

UNE BELLE JOURNÉE

*«On veut un chien
Et aussi un lapin
Pour courir près de l'eau
Et ils seront très gros.»*

Le temps est idéal ce matin. Les enfants sont surexcités à l'idée de faire une balade le long du Ravel.

Nous avons la chance d'habiter juste à côté du canal qui, grâce à ces chemins, nous donne l'occasion de rejoindre Beloeil ou Blaton à vélo et de pouvoir contempler les différentes saisons dans ce paysage si paisible.

En automne les magnifiques couleurs des arbres devenus rouge-orange se reflètent dans l'eau, nous pouvons aussi entendre les clapotis de la pluie à sa surface et le murmure des feuilles mortes poussées par le vent. En hiver, lorsqu'il neige c'est un paysage blanc et gelé qui prend place, la surface glacée du canal permet à quelques audacieux de se laisser glisser d'une rive à l'autre. Au printemps, on peut voir les bourgeons s'épanouir et rendre leur gaieté aux arbres; la douce brise nous caresse le visage en provoquant quelques ondulations dans cet harmonieux décor; les oiseaux et les canards reviennent et rythment de leur va et vient d'une écluse à l'autre les heures tranquilles qui s'écoulent lentement.

Mais aujourd'hui la vie s'anime, ce sont les vacances d'été, le nombre

de personnes que nous croisons en chemin est impressionnant. Nous observons un instant deux garçons d'une quinzaine d'année se jeter du haut du pont et atterrir en un grand «plouf» dans l'eau. Les éclaboussures qu'ils provoquent arrivent jusqu'au milieu du sentier et s'évaporent aussitôt.

Lars, mon fils de six ans, est tout simplement fasciné et je dois vite lui attraper le bras pour le retenir et tempérer son énorme envie de les imiter. Il descend le chemin de terre quimène le long du rivage en boudant, je me dis que c'est typiquement de famille car on boude beaucoup chez nous. Je l'avoue mes enfants tiennent ça de moi, heureusement que ça ne dure jamais longtemps.

L'eau est claire, on peut voir le reflet des poissons argentés apparaître en surface et les algues agrippées à la berge suivre leurs mouvements. Nous nous faisons accidentellement asperger par un homme arrosant ses fraisiers, les gouttelettes cristallines nous rafraîchissent, ce qui suffit à faire retrouver le sourire à mon grand garçon.

Une femme en sueur fait son jogging avec son chien accroché à la taille. Egil improvise une chanson en espérant nous convaincre d'avoir un chien avec qui il pourra lui aussi courir le long du canal. Notre fils n'a que trois ans et il vient d'écrire un véritable hymne.

Les enfants scandent en chœur en hurlant.

Nous arrivons près d'un couple de pêcheurs qui nous massacrent du regard pour tout le vacarme que nous faisons.

Cela me rappelle que, lorsque j'étais petite, mon père nous emmenait à la pêche mon frère et moi. Et dès que nous faisions trop de bruit lui aussi nous lançait un regard noir car nous risquions de faire fuir le poisson. Je me souviens qu'un jour en m'approchant du bord j'avais glissé pour atterrir, tête la première, dans l'eau glaciale. Mon père dû m'extirper de là, trempée, frigorifiée, les cheveux poisseux collés au visage et, comme si ce n'était pas suffisant, la vase avait englouti ma sandale. Mon père était furieux, ses yeux bleu océan avaient viré au gris mer du nord, on venait juste d'arriver et il avait fallut tout remballer pour rentrer à la maison sans compter le fait que j'avais mis de l'eau partout dans la voiture. Après cet épisode catastrophique il avait fallut très longtemps pour que mon père accepte à nouveau de m'emmener avec lui.

Soudain, Eigel m'appelle en me tapotant la jambe.

Je sors de ma rêverie.

Son visage est rayonnant, ses yeux noisette malicieux, il me montre un groupe de canards qui vient vers nous en espérant un petit quelque chose à manger. Malheureusement nous n'avons rien pris pour eux. Eigel, visiblement très fier de lui, sort de sa poche de pantalon la tartine au chocolat de son petit déjeuner. Je devrais le gronder mais il est trop mignon, je ne peux m'empêcher de sourire et décide de laisser passer.

Nous nous asseyons dans l'herbe pour lancer des petits bouts de pain dans l'eau, les enfants rient en voyant les canards se précipiter vers ce festin improvisé. Au loin nous pouvons distinguer une péniche arriver.

Ce sera une belle journée.

Mylène Saucez



©Claude Rémiencie

SUR LES BORDS DE L'EAU
CIEL BLEU ET NUAGES BLANCS
ET DOUX SOUVENIRS...



©Alain h. Lefebvre

Sur les rivages, juste au bord de l'eau, j'ai planté mon maigre bagage.

Dans l'herbe encore humide, je me suis assise pour regarder, pour penser et ne je ne vois rien, je n'ai que souvenir.

L'eau coule lascivement reflétant le ciel bleu et quelques nuages blancs. Dans ma tête mes souvenirs furent gris, tristes mais je crois que je les ai oubliés. C'est au fond de cette eau que j'ai tout noyé.

Un vol de mouettes me rappelle à la réalité. Je voudrais comme elles voler, survoler et suivre de là- haut le cours du canal.

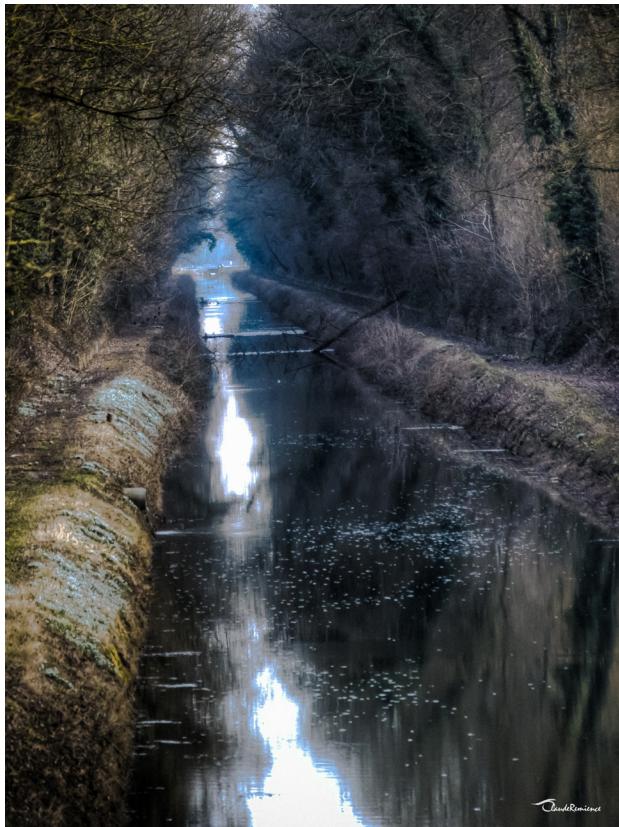
Là-bas, pas loin, la manivelle crisse

et l'écluse s'ouvre. Devant moi passe une péniche qui va, qui part vers son destin longeant le chemin de halage, verdoyant et arboré. M'emmènerait-elle sur son pont de bois, fendant l'eau dans une douce complainte ou une tendre mélodie à l'intention de ces jeunes amoureux qui se baladent main dans la main. Là, marche lentement un homme courbé par le temps, appuyé sur une canne et tenant en laisse un chien aussi vieux que lui et qui aboie les canards qui se prélassent à la surface de l'onde.

La péniche s'éloigne ne laissant qu'un sillon ondulé qui peu à peu s'estompe. Je n'étais partie qu'en pensée. Je suis

bien là sur le bord du cours d'eau. Le soleil me réchauffe et sèche l'herbe. Une pie et des moineaux se sont posés pas loin de moi, cherchant dans la mousse leur pitance. J'ai pris dans mon sac le pain que j'ai lancé en morceau et les oiseaux se sont approchés. J'en ai donné aussi aux mouettes qui rasent la surface de l'eau et dans leur hâte, elles se heurtent, se disputent les croutons de pain. Que la Nature est belle au fil de l'Eau qui coule riche de vie, de poésie...un hymne à la Terre...

Thérèse LARCIN



©Claude Rémence

Péruwelz, Ville des Sources

AUBADE DE LA VERNE

Elle est revenue dans le parc Edouard Simon de Péruwelz après un demi-siècle d'éloignement. Simone le scrute comme une découverte, avec des yeux avides de retrouvailles, elle compare ses souvenirs d'antan à la réalité de ce dernier jour de février. Munie de son Sony, elle capture les fugaces souvenirs de ses origines péruwelziennes.

Arbres dégarnis, fontaines rénovées, tapis de feuilles colorées, vestiges du château féodal où elle a enfoui ses enfantines confidences. Le lavoir de jadis avec son portique rafraîchi, seul rescapé de guerre de la belle galerie -art nouveau- érigée début du vingtième siècle par le couple Dubuisson Copin, la fontaine restaurée et modernisée où une femme remplit des bouteilles d'eau de source.

En ces temps de crise, il n'y a pas de petites économies, dit-on !

Le mirifique kiosque art nouveau la subjugue toujours, il lui paraît encore plus prestigieux aujourd'hui. Erigé fièrement devant un plan d'eau où il se mire sans se lasser de son reflet, tel Narcisse, il sert de décor au ballet aérien de mouettes d'un blanc éclatant.

Tiens, elle est suivie d'une troupe d'oies cendrées bavardes picorant un ver de terre par ci, par là.

Il est encore tôt, presque personne ne

se balade à cette heure matinale. La retrouvera-t'elle ? « La Fée gardienne du mirage, qui tient tous les oiseaux du ciel dans sa main » comme disait G. BACHELARD.

Elue parmi les autres enfants, Simone, était la seule à voir et à entendre la Fée de la Verne, les autres se moquaient de ce privilège, ils n'entendaient que le clapotis. Simone était différente, décelait de mystérieux secrets, alors elle s'isolait de ses camarades et bavardait avec la



fée, bien loin des jeux bruyants.

La magicienne dansait sur la Verne, légère et transparente, elle racontait tant de choses sur la vie, sur la mort aussi, elle savait tout.

Simone laisse ses pas la conduire sur la berge de la petite rivière, elle entend déjà son chant, ses murmures, la fée Aubade papote ou clapote avec les arbres majestueux.

Elle me reconnaît immédiatement, est-ce possible ? J'avais six ans, j'en ai soixante ! » Elle m'interpelle comme si je l'avais quittée hier. Plus de cinq décennies sont passées et la fée Aubade ne remarque aucune altération du temps. Identique à mes souvenirs. C'est une enchanteresse, une amie de Merlin, mon amie aussi. Le temps n'a pas de prise sur son être. Nul ne peut le défier. Un jour caniculaire d'août, j'apprenais à nager dans ses eaux calmes et fraîches, lorsque j'ai coulé, elle m'a sauvée de la noyade. En fait, c'est depuis ce jour, qu'Aubade m'a pris son sous aile protectrice. Quelles que soient les eaux profondes, tourmentées, où la vie m'a amenée, ma fée m'a appris à sortir la tête de l'eau pour affronter les embûches et les aléas des chemins de traverse, les seuls intéressants, me confirmait-elle. Mes noires agitations internes se sont diluées dans ses eaux calmes, sa présence m'a portée, m'a soutenue sur tous les fronts de l'existence, dans tous ses combats.

Si je suis ici, aujourd'hui, ce n'est pas

par hasard, le hasard n'existe pas, Aubade m'attendait, je réponds à son appel. La Verne aussi souffre, elle a résisté à tant d'agressions. La rivière a connu de graves dangers, quand les laveurs de laine ou les tanneurs troublaient ses eaux limpides avec les peaux de bête. Aubade devait se sauver dans le tronc de son ami le Saule. Elle est reconnaissante à Edouard Simon d'avoir asséché le dépotoir où elle croupissait telle une marre d'eaux usées.

Aujourd'hui, la fée de la Verne coule heureuse, dans une cathédrale verte et m'invite à partager sa sérénité. Elle connaît mon histoire. Elle sait que ce n'est qu'ici, sur ses berges, que la muse viendra taquiner la page blanche et que je pourrai enfin lui écrire l'histoire promise à six ans.

Amabile SIMEONI

ELLIOT NESS (SUITE)

Le jour du printemps météorologique, le vingt et un février 2015, en avance d'un mois sur le calendrier, Jacques vit surgir de l'eau la tête d'un monstre au faîte d'un cou long comme celui d'une girafe. La mâchoire courte et puissante ressemblait à celle d'un caïman. Par contre, comme le caméléon il avait une langue protractile et la queue préhensible. Cette fois, Sparko avait fait celui qui ne voit rien et était retourné se coucher à la niche. Jacques tout à fait impuissant devant une telle créature s'en était allé à l'administration communale qui l'avait orienté vers la police. On avait fait appel au capitaine des pompiers qui s'était adressé au génie civil, qui s'était adressé au coordinateur de l'ASBL Contrat de rivière, qui s'était adressé à la Région Wallonne.

Comme il semblait ne pas y avoir de danger imminent, il fût décidé d'observer et de ne rien faire. Cependant, la nouvelle fit le tour du village et dans les villas et les chaumières, on ne parlait plus que de cela.

Jérémy, l'aîné des petits brabançons installés récemment, avait fêté son dixième anniversaire au Musée des Iguanodons dans le village de Bernissart. Le mercredi après-midi, ses petits amis, élèves de sa classe avaient été invité. D'après les parents, cela avait été une merveilleuse façon

de favoriser l'intégration de leur fils et la leur par la même occasion puisqu'ils purent lier connaissance avec les autres parents.

- Papa, j'ai quelque chose à t'avouer. Tu ne me gronderas pas ? Tu promets ?
- Dis toujours, Jérémy !
- Tu sais, le jour de mon anniversaire, j'ai touché le squelette de l'iguanodon. Je sais, c'était interdit. Je suis désolé.
- Ah oui. De quoi est-ce que tu es désolé ?
- Eh bien, j'ai entendu à la télévision que les scientifiques parlaient d'ADN, de clonage...
- Oui Jérémy, et alors ?
- Le monstre à l'écluse numéro un, c'est de ma faute, tu crois, papa ?

Noah, cinq ans, ne voulait pas être de reste.

- Papa, papa, tu sais, ce jour-là, j'ai laissé tomber mon doudou sur un des os. Peut-être que mon dragon a fait des jeunes...
- Papa, Noah exagère. Mais moi, tu sais, avec l'école, nous avons visité le Parc Simon à Péruwelz. Nous avions loué la valisette pour faire des tests sur l'eau. Alors nous sommes allés le long de la Verne. Avec mon épuisette, j'ai attrapé quelques têtards. Je devais les relâcher tous mais j'en ai gardé un. Je l'ai glissé

dans un petit bocal rempli avec l'eau de la source à l'ancien lavoir. Puis je l'ai vidé dans l'étang. Tu crois, papa, qu'il a pu rejoindre la Verne et grandir sous le kiosque ?

- Cela m'étonnerait, fiston. Il paraît que la fontaine Tanchou est réputée pour ses vertus de guérison mais pas celle du Parc Communal, ni celle du Maréchal près de la ludothèque. Mais de là à imaginer que tu y sois pour quelque chose... Allons, ne t'en fais pas ! Ce n'est pas de ta faute.

- Alors, papa, tu ne crois pas que mon voisin de classe, Sébastien, il pourrait avoir raison ? Il m'a dit que mon têteard, il avait pu avoir la même maladie que le géant Atlas qui a habité à Bon-Secours. ?

- Voyons les enfants, ne

vous inquiétez pas ! Il paraît que le monstre de Blaton n'est pas agressif. Les autorités l'ont appelé Elliot. Le 22 mars, lors des Journées Wallonnes de l'eau, il fera partie des curiosités touristiques. Un grand jeu sera organisé pour le capturer sans lui faire de mal. Ensuite, il sera conduit à Pairi Daiza.

Le grand jour est arrivé, il a été prévu de mettre à l'arrêt les écluses. Toute la population a été invitée à « écluser » le canal de manière à repérer le monstre empêché de changer de section de canal. Certains sont venus avec des seaux, des bassines, des arrosoirs. D'autres avaient amenés leur pompe électrique mais Jacques ne pouvait accepter que toutes les prises soient branchées chez lui. Ils s'adressèrent



aux riverains proches mais ceux-ci ne disposaient pas de suffisamment de rallonges. Même les pompiers sont venus avec leurs camions citerne. Les enfants étaient accourus également avec leur matériel de plage, ils remplissaient leurs mini-seaux en se servant de pailles de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

Sparko s'était pris pour un de ces chiens sauveteurs en haute montagne. Comme un Saint-Bernard, il portait à son cou un tonneau ayant contenu du rhum ou du Whisky. Au moment opportun, il en boirait le contenu pour qu'on puisse le recharger d'eau du canal qu'il irait vider dans les égouts, s'il le fallait. Personne n'était de trop, personne n'était inutile. Même le bourgmestre faisait de son mieux comme il faisait chaque jour. Il orchestrerait sans baguette magique.

Tout de même, Jacques finit par apercevoir le monstre roulé en boule. Il ronflait et ne s'était aperçu de rien. Il n'était pas du genre à se mettre des boules Quies pour s'endormir. Jérémy à bord d'un radeau gonflable s'était retrouvé à gué. Il avait été inspiré : il avait emporté sa sarbacane, et une épuisette comme s'il partait à la chasse aux papillons. Il s'approcha et cria : Elliot, si tu es le fantôme du dragon occis par Saint-Georges à Mons alors, foi de moi, je te percerai et tu rétréciras. A son plus grand étonnement, c'est ce qui se produisit. Alors, il l'attrapa, l'introduisit dans

une boîte d'allumette vide et vint le remettre aux autorités de la ville.

Gisèle HANNEUSE

LA FONTAINE DU LAVOIR

Marguerite est venue avec moi et mon panier en osier. A deux, ça sera plus facile pour ramener le linge essoré. Si Antoine n'avait pas eu besoin de la brouette pour aller travailler chez Arthur, je n'aurais pas dû appeler Marguerite. Mais, c'est un plaisir que de se retrouver entre voisines ici à la fontaine du square. Il est tôt et on pourra parler de nous, de nos vies... Autour de la fontaine, on épanche toujours nos chagrins. La terre pleure nos peines et les reprend. Son mari à Marguerite est mort l'année dernière dans un fossé

après une soirée où il avait trop bu. Prévenue par des voisins, elle était allée le chercher seule avec cette même brouette dont nous nous servons d'habitude pour ramener le linge lessivé.

Nous ne parlerons pas de ça, elle sait que j'y pense et que je ne dirai rien. Parfois, lorsqu'elle vient avec moi, nous faisons silence. Nous aimons tremper nos mains dans l'eau froide chargée de savon et malaxer nos draps. Les siens sont moins sales depuis qu'elle n'a plus de mari et... je ne dirai rien. Nos mains s'acharnent



sur chaque tache comme autant de mauvais souvenirs que l'on veut oublier. Fais ton travail mon bon savon. Emporte mes peines ma belle fontaine.

Julien, mon grand, vient d'avoir 16 ans. Il est amoureux. Ça se sent. Je sais qu'elle sait mais elle ne dira rien. Je souris. La fontaine est source de vie. Elle abreuve nos cœurs, relance nos espoirs, égaie nos silences. Elle est comme un défi au ciel, avec ses pluies, ses orages et ses mauvais sorts. Un défi aux cieux et à ses destins malmenés, ses vies noyées soumis à son bon vouloir. Oui la terre aussi nous apporte l'eau, mais elle, elle nous l'offre, nous la dépose aux creux de nos mains, la charge de nos douleurs et les emporte en son sein. La terre avec ses fontaines nous permet de renaître.

Mais il est temps de rentrer le temps est devenu menaçant. Sans doute désapprouve t' il que l'on mette à notre portée son bien précieux. Le linge est essoré. Même si la bassine est lourde nous nous sentons plus légère. Le poids de notre fardeau s'est un peu évaporé. Il est l'heure de retourner dans le terreau de nos foyers et de reprendre à bras le corps tous nos secrets. Nous savons qu'elle les connaît, mais elle ne dira rien.

Graziano SPEZIALETTI



V.I.T.R.I.O.L. (*)

Dans la clarté d'un courant aux eaux fraîches, des eaux ruissellent
expulsées des gorges profondes aux cinquante nuances de gris.
Sources jaillissantes aux seins gelés, en fontaines du parc Simon.
En un lieu perlé de sueurs et de souffrances inondées.
Et temps, patiemment aménagé sur les marais, cages de la vie.
Aussi juste là, gémit, frémisante, la Verne, qu' Escaut mangerait bien
ce soir!

Fontaine, source d'eaux vives spermatiques s'écoulant, pénétrant
inlassablement l'estuaire de la vaste mère océane qu'un Jules, un jour,
explora en ses vingt milles lieues.

La vie, cette fille éternelle de l'insondable et grande Zoé(**); et la mort
aussi!

Sur les vagues de notre propre existence en cet univers
remarquablement
expulsé des vastes eaux cosmiques, dans le tourbillon imaginaire des
Archontes(***)

Notre prison mondaine est un royaume d'enchantement, un jardin
splendide
où coulent les rivières de nos besoins de visions léthargiques, des
fleuves chimiques d'antidépresseurs.

Une création hasardeuse, frauduleuse? Ou curieuse folie d'un vieillard
aveugle, l' Ancien des jours....le dieu des hommes.
...ô Père hué!

Jean KURZ

(*) Sigle maçonnique qui exprime la formule alchimique en latin:
«*Visita Interiora Terrae, Rectificando Invenies Occultam Lapidem*» ce qui veut dire:
«Visite l'intérieur de la Terre, en rectifiant tu découvriras la Pierre Cachée.» .Selon la
plupart des auteurs ce sigle était la devise des anciens Rose+Croix.
(**) Zoé est un prénom mixte. Il vient du grec zoe ou zoï qui signifie «vie», «existence».
(***)(Anges législateurs:archontes, du grec ἄρχοντες/άρκhontes « commander, être le
chef »)

SARAH ET JÉRÔME AU PARC

C'est samedi, la journée de la balade au parc de Péruwelz. C'est un parc super beau avec un très joli lac qui entoure un kiosque. L'eau est toute tranquille. Il n'y a presque personne ce matin. Il fait un peu froid mais le soleil nous réchauffe. Nous nous asseyons sur un banc pour discuter en observant les gros arbres qui décorent le parc. Mais... je n'ai pas envie de rester assis.

- Mamaaaaan?! On peut aller jouer dans le petit bois? Mais pas loin hein!
Près du ruisseau.
- Le ruisseau c'est la Verne mon petit cœur et oui, vous pouvez aller jouer mais on doit pouvoir vous voir.

Je dis à ma sœur :

- Viens Sarah, on va trouver d'où vient la source. Comme ça on pourra l'arrêter, l'eau ne coulera plus et on pourra ramasser tous les poissons. On fera un grand barbecue pour tout le monde et personne aura plus jamais faim sur la terre.

Ma sœur n'a pas l'air plus emballée que ça.

- Mais Jérôme, comment on va faire pour arrêter la source de l'eau?
- Ben, on va mettre des cailloux dessus comme ça elle pourra plus passer.

Elle sourit.

- D'accord, et peut-être aussi qu'on pourra trouver des grenouilles.

Nous descendons dans l'autre partie du parc. On est tout seul, maman et papa discutent entre eux.

- Oh Sarah, j'entends un bruit.
- Oui moi aussi ça doit être un vilain monstre.
- Le vilain monstre des marais. Prends un bâton, on va l'attaquer.
- Oh regarde il est parti se cacher dans l'eau. J'espère qu'il va pas manger tous les poissons.
- Viens on va voir.

Nous nous approchons du bord, l'eau est pleine de boue.

- L'eau est toute brune on voit rien.

Je lance un caillou dans la rivière. Il coule en faisant remonter des petites bulles à la surface.

- Je sais, Sarah, on va aller essayer d'attraper un canard près de maman et comme ça, après, si on le donne au monstre, il aura plus faim.
- Wouhouu! C'est une super idée ça.

Nous remontons vers le parc.

- Regarde près du kiosque sur la rive du lac.
- La rive du lac? Me demande-t-elle en faisant la moue.
- Oui la où il y a les canards.
- Euh, c'est pas plutôt la berge?

Elle a tendance à jouer sur les mots.

- C'est la même chose... enfin, je crois.

Nous nous cachons contre le kiosque.

- Allez, à trois on court.

Je compte tout bas

- Un, deux, trois.

Yahaaaa!!!

Nous fonçons en même temps, les canards plongent évidemment dans l'eau et s'éloignent le plus possible du bord.

- Oh, ils sont tous partis, dit ma sœur chagrinée.

- C'est pas grave, on va attraper un gros poisson.

- Oui mais comment ?

- On va lui dire de venir.

Nous nous couchons près de l'eau. Sarah appelle.

- Oh, joli gros poisson tout gris vient vite jusqu'ici. T'as vu Jérôme, ça rime.

Mais le poisson s'en va. Ma sœur est triste.

- Ca marche pas il est pas venu.

Nous nous asseyons dans l'herbe et nous nous contentons de regarder le lac sans parler.

Mon idée est tombée à l'eau. On peut voir le fond du bassin. L'eau est

claire.

Les poissons se cachent sous les algues. J'aime bien être ici et comme maman dit, l'air nous fait du bien. Je me sens toujours plus calme après être venu.

- Les enfants on y va! crie papa.

Nous rejoignons nos parents en courant.

- J'ai super faim on va manger quoi? Demande Sarah.

- Du poulet compote.

- Trop cool ! C'est mon repas préféré du monde.

Nous faisons le tour du lac avant de retrouver la voiture. En chemin je souris, je pense déjà à samedi prochain et à nos nouvelles aventures.

Mylène SAUCEZ



L'EAU DU ROBINET ÇA N'A PAS TOUJOURS COULÉ DE SOURCE !



© Pascal Liénard

C'était par un bel après-midi d'été, l'une de ces journées où l'on n'a pas envie de rester à la maison alors que dehors, le soleil brille et nous invite à la promenade.

Ce jour-là, je décide donc d'emmener ma fille au Parc de Péruwelz.

Soudain, son attention est attirée par des gens avec des bidons qui sont agglutinés autour d'une fontaine.

Alice qui voit cela pour la première fois de sa vie se demande : « que

peuvent bien faire ses gens qui font la file pour récolter chacun à leur tour un liquide qui semble bien précieux ! » D'ailleurs d'où vient ce fluide ?

Il semble venir des entrailles de la terre !

Ça doit être un breuvage spécial vu le nombre de gens qui se bousculent pour le récolter !

- « Mais c'est de l'eau ! » me dit-elle. De l'eau spéciale, vu le nombre de personnes présentes. Peut-être

guérit-elle ? Peut-être a-t-elle des pouvoirs magiques ?

C'est alors, qu'elle « se jette à l'eau » !

- « Dis maman, que font-ils tous ces gens, pourquoi ils remplissent tous ces bidons ? »

Je lui explique donc qu'ils viennent chercher de l'eau potable pour la boire.

-« Ah, moi je croyais que l'eau on la trouvait au supermarché ! »

- Oui, mais il faut la payer alors qu'ici c'est gratuit car elle coule de la source.

Tout le monde connaît bien les enfants !

S'en suit alors une série de questions :

- Et tout le monde peut venir ?

- Ça a toujours existé ?

Je vous en passe et des meilleures !

Bref, toutes ces questions que les enfants vous posent lorsqu'ils découvrent quelque chose qui ne fait pas partie de leur quotidien. Et qu'ils apprennent qu'ouvrir le robinet et y voir couler de l'eau, ça n'a pas toujours coulé de source !

C'est alors que je lui dis que ma grand-mère habitait une maison où il y avait un puit et que les voisins passaient de maison en maison par une petite porte latérale afin de venir s'en approvisionner !

Que lorsque l'eau est apparue dans les maisons via le réseau de distribution, il n'y avait qu'un seul robinet par habitation.

Que si l'on voulait faire ses besoins, il fallait aller au fond du jardin.

Elle avait les oreilles grandes ouvertes

et les yeux écarquillés de m'entendre ainsi parler de la vie de ses ancêtres. Et ainsi apprendre que le confort dont elle jouit aujourd'hui est le fruit de bien des nouvelles technologies. C'était par un bel après-midi d'été et ce jour-là, ma fille s'en souviendra ! Car elle a appris que : l'eau du robinet ça n'a pas toujours coulé de source !

Patricia WATTECamps

PERCE-NEIGE EN BORD DE VERNE
PAR-DESSUS LES ARBRES
CIEL EN MAÎTRE, NATURE EN VIE.

Je suis née de l'eau, au bord de l'eau, en criant, en pleurant...Peut-être mes premières larmes...La naissance est un passage pénible, l'accès à la vie n'est pas facile mais lorsqu'on y est, on a gagné sa première bataille.

Je mène ma barque comme un batelier solitaire au gré de l'eau qui de la source claire cascade doucement sur les rocallles mousseuses. Le lit de la rivière s'ouvre, s'élargit, coule, clapote puis ralentit. Elle longe les rives bordées de roseaux, d'iris qui au printemps, fleurissent de jaune et de bleu sous les rayons du soleil et sous le ciel moucheté de nuages blancs. La rivière est une histoire, un roman, une chanson, un écho de l'alouette du matin, du rossignol de midi et du coucou du soir.

Mais quand l'orage éclate la pluie inonde les campagnes, ravine le sol et entraîne les eaux boueuses dans son cours innocent qui se trouble, se pollue et se lamenta. Quand tout se calme, elle s'éclaircit, se « limpidifie ». Il ne peut en être autrement, l'eau régénère, l'eau alimente, elle est symbole la vie.

J'aime marcher dans le ruisseau les pieds nus m'écorchant aux cailloux pointus ou m'accrochant aux herbes qui poussent dans son lit. Elle est parfois fraîche et glace le sang ou douce et soulage les pieds fatigués. J'accompagne son cours et aime me

reposer sur ses bords herbeux. Je lui parle et elle m'écoute. Elle partage mes joies, mes peines et engloutit mes tristes souvenirs au plus profond de ses eaux... Moi je l'entends chanter, pleurer et parfois ricaner. Elle est cascade, torrent, rebondit, éclabousse et ses gouttelettes sont des perles sous le soleil.

Elle grandit, devient fleuve traverse les villes, arrose les campagnes, découpe les montagnes, s'offre aux barques et porte péniches et chalands.

Mes rêves y naissent, grandissent avec elle.

Rien n'est éternel dans la vie, ni les joies, ni les chagrins. L'eau est éternelle, elle suit son cours sans fin vers l'immensité des mers et des océans. Immuabilité des flots, puissance invincible dont l'homme se sert avec prudence et respect car tôt ou tard elle se venge.

Les larmes, les pleurs qui coulent de nos yeux attristés par les douleurs glissent doucement sur nos joues, nous soulagent ou nous ravagent, elles sont le trop plein de nos âmes blessées, torturées.

Les larmes sont comme les sources qui jaillissent des rochers, porteuses de rêves, reflet d'un cœur, d'une âme qui naît, d'une âme qui meurt...

Thérèse LARCIN

Passé l'écluse, rêve drainé au fil de l'eau,
le paysage tangue, ondule sous le mouvement de la houle.
À droite, au bord du fleuve, les racines des saules s'enchevêtrent,
clapotis moelleux où la mousse et les fragments végétaux s'allient
en osmose parfaite pour enchanter la vision.
Plus loin, le bleu délavé d'un ponton contraste avec la craie du ciel.
Pâleur, mouvance des ombres, opposition chromatique
qui nous ramène aux berges de l'enfance.

Thierry THIRIONET



©Alain h. Lefebvre

Antoing, Capitale du Pays Blanc

CONSIGNE « SURREALISTE »

En dix minutes maximum, faites deux listes en vis-à-vis de trois mots de trois syllabes ayant un rapport avec le fleuve, Antoing et les fours à chaux, ou tout au moins avec la notion de cours d'eau, de transport fluvial et de péniche.

Par exemple :

a-na-nas Plan-ta-tion

Res-pi-rer é-cri-ture

Bour-lin-gueur sac-à-dos

Mélanger les deux premières syllabes du premier ou du second mot avec la troisième de son vis-à-vis, de manière à obtenir un néologisme, un mot qui ne se trouvent pas dans la langue française, mais que vous inventez.

Par exemple :

Ananas et plantation donneront : Anation

respirer et écriture donneront : respiture

Bourlingueur et sac-à-dos donneront : bourlindos.

Avec ces mots nouveaux en guise de manne stimulante, rédigez un texte totalement fou sur l'Escaut et la ville (Antoing, Tournai ou une ville imaginaire).



PUI-SSANCE	LA-BEUR	LABANCE
COU-RANT	POU-SSI-ERE	POUSSICOUR
PRO-FON-DEUR	IN-HA-LER	PROFHADEUR
BA-TE-LIER	RI-CHES-SE	RICHBATELSE
VOY-A-GE	FA-CA-DE	VOYAFADE

C'est une ville qui n'existe nulle part ailleurs que dans sa tête : **Antouroing**. Verte Vallée, appelée pays blanc, l'étrange cité est traversée par **Floesco**, fleuve d'une **labance** unique.

Les **voyafades** en pierres naturelles des maisons font rêver les **richebatelses** transportant la production des fours à chaux et voguant sur les **profhadeurs** de **Floesco**.

Peu de gens osent s'aventurer à **Antouroing**, contrée aux frontières floues de la plume en délire, elle ne hante que les esprits audacieux et ne se matérialise qu'aux **poussicours**.

Amabile SIMEONI



©CREL

COUP DE GUEULE

Four à chaux	Car-ri-er	Chaux-ri-er / Ri-four-à
A-le-vin	Nai-ssan-ce	Vin-ssan-ce
Pé-ni-che	Vo-ya-ge	Vo-ni-che
Ri-vi-ère	Mé-an-dre	Ri-an-dre

Aujourd’hui, je me suis **chaurier** avec mon **Rifoura**.

C'est toujours la même **vinssance**.

Et **voniche** par-ci et **voniche** par-là.

Je ne veux pas être une **riandre** mais demain, je quitte les bords de l'Escaut

Anne HORY

Dès l'aube, **l'écouqueur** était tout émoustillé, le temps des **avases** était revenu.

Dans les **naviches**, **l'estanier** l'a devancé et **pénigue** hardiment la **remortille**.

Arlette LINGLIN

A SUICYCLETTE

Mots de trois syllabes

Marinier – profondeur – traversée – frontalier – suicidé – bicyclette

Néologismes

Bicyversé – maricidé – suicyclette – frontadeur – travertalier

Qu'est-il de plus **frontadeur** que de se balader un dimanche matin, sur sa nouvelle **suicyclette** ?

C'est que j'ai fait ce matin-là, le long du chemin de halage de ce blanc pays qui est le mien. Envie de nature accueillante et familière. Envie de fleuve paisible et **travertalier**. Envie d'horizon.

Fuir les esprits chagrins, les «J'ai-raison-et-toi-t'as-tort», les discussions **maricidées**.

Enfourcher mon vélo et **bicyverser** dans la campagne, cheveux au vent et joie de vivre en bandoulière. Le bonheur retrouvé !

Caroline JESSON

SUR LES BORDS DE L'ESCAUT

Sur les bords de l'Escaut, j'avais pris **l'acrosion** de cheminer vaillamment à pieds. A force, je m'étais causé maintes **taillaches** et je vis mon sang **s'égouner** pour former ri, ru, rigole, rivière qui avaient pour dessein de rejoindre le fleuve. Au fur et à mesure, ma face blanchissait à l'image des pierres de taille d'Antoing la blanche.

Mon sang **s'érotait** de mes veines. Je colmatais bientôt les brèches creusées dans ma peau avec ce mélange à base de goudron, de colle, de résine et de sciure de bois. C'est que j'étais devenu péniche et m'accrochais le long des berges.

L'acrosion des voyages me reprenait immédiatement et j'aurai vendu mon âme pour poursuivre ma navigation coûte que coûte, quelles que **taillaches** qu'il m'eût fallu encourir. J'accepterais de suer sang et eau pour folâtrer sans fin même exsangue ou déshydraté. Je **m'égoune** peu à peu mais ne rompt point mes amarres. Chaque jour je reviens aux rivages d'Antoing.

Gisèle HANNEUSE

EMBARZONS !

Je suis arrivé à quatre pattes devant le fleuve. Il s'est redressé devant moi tout **escarboffé**. « **Embarzons !** » m'a t'il crié dans l'oreille. Les flots ont traversé ma tête et tout nettoyé dedans.

Je me suis senti vidé, lessivé, mon âme **lancinette** sur un **vaguelizon** en ut majeur et une ouverture syntaxique. Un ré est venu me prendre. Un ré enfanté par une volga frémissante. Nous nous sommes embarqués tous deux au-delà du **minétique**, au-delà du **balquanique**. Nus comme d'espègle escarpins.

Alors, le fleuve s'est offert à moi dans un verre d'eau. Le ré à tout bu et depuis... je suis son cours.

Graziano SPEZIALETTI

L'ESCAUT D'OSCAR

Telle une exploratrice, je pénètre dans ce grenier inconnu et pour cause, je n'y vais jamais, il doit être rénové mais la maison est si grande, qu'une pièce supplémentaire s'avère inutile.

Un paradis pour Morticia Addams : plein d'acariens, de toiles d'araignée et d'autres choses. Je respire, tousse, avale la poussière, j'éternue, je pestèle entre des cartons, des caisses. Je scrute les recoins sans succès. Où est la malle de mon aïeule avec ses « habits du dimanche », des robes, des blouses, des gants, peut-être un chapeau. Vêtements et accessoires authentiques et révolus, exactement ce que je recherche pour le bal masqué. La faible lumière de l'ampoule m'oblige à utiliser une torche électrique, je fouille et trifouille de l'autre main avec la crainte de voir surgir une souris. Sous des piles de magazines et de journaux du siècle dernier, je devine plus que je n'entr'aperçois du bois naturel... Mais oui, c'est bien La Malle !

Enfin je découvre ces trésors enfouis, oubliés et si convoités. Tout y est emballé dans du papier de soie, la poussière n'a pas osé souiller ces reliques. Je me sens profanatrice, ça me délecte ! L'obscurité, la peur de ... Je transfère le contenu dans un grand sac et quitte très vite ce sanctuaire. Avec volupté et impatience, je déballe ce précieux magot, une

odeur de naphtaline ajoute encore du prestige au trophée. Mon arrière-grand-mère Pauline était née en 1912, les vêtements sont cousus mains, une robe de satin gris perle, un peu mitée, un petit sac en velours bleu roi, vide, des dentelles noires, etc. Dans ces toilettes féminines au charme désuet, un veston gris d'homme à large carrure, il y a un objet dans la poche : un gros carnet noir, aux pages écornées. C'est à mon grand oncle, le solitaire, le taiseux, le patriarche, il s'est noyé ou suicidé, un jour d'été.

Première page : *Ce carnet appartient à Oscar Tenaille, né le 21 mars 1910 à Antoing.*

Mon grand oncle Oscar, travaillait dans les fours à chaux, il consignait, son travail, ses pensées et les dates importantes. L'Escaut était souvent mentionné. Avais-je le droit de les lire ? Pourquoi écrire, s'il ne voulait être lu ? Le grand oncle Oscar avait déjà septante ans lorsque je suis née. Taciturne, le parrain de maman parlait peu, riait moins encore, parfois l'esquisse d'un sourire, mais il décidait de tout et pour tous.

Que pouvait-il écrire, lui qui n'aimait pas les gens ? Je feuillette, je survole, une écriture appliquée d'écolier, sans faute. Je lis quelques phrases.

1918 : La guerre est finie, papa n'est pas revenu. J'ai 8 ans, je continue

l'école. Ma sœur Pauline a 6 ans, elle commence l'école. Maman ne rit plus... 1922 : 12 ans, j'ai terminé l'école, je travaille avec l'éclusier sur l'Escaut. J'aime bien.

1925 : 15 ans, je suis grand et fort, je vais naviguer sur une péniche qui transporte les pierres blanches et vivre sur l'Escaut. Pauline travaille au château. Maman a eu la grippe, elle n'a pas envie de guérir...

1926 : Maman est décédée au printemps.

1930 : 20 ans. J'ai trouvé le bonheur, j'épouse la belle Nicole, je veux la voir tous les jours, j'ai quitté les péniches, je travaille dans les fours à chaux. Pauline a quitté le château, elle va acheter et elle n'a pas de mari. Le fils de l'éclusier l'a toujours regardée, il boite mais ma sœur a besoin d'un mari très vite.

Mon arrière-grand-mère n'a pas eu facile !

En 1945, Oscar a 35 ans, comme moi, je lis la page entière :

21-12-1945 : Cinq ans que je n'ai rien écrit. Bientôt, c'est Noël, ça veut dire quoi ? Le dimanche, je fais du vélo, sur la rive de l'Escaut, pour vider ma tête de la guerre, pas vu d'honneur, que des horreurs.

Mon Escaut, ce bras de mer a toujours été affectueux avec moi, il m'a emmené en voyage, m'a donné bonne mine, le travail était pénible mais la pluie ou le soleil au grand air, j'adorais, j'adore encore. Mon fleuve, coule tranquille, transporte les lourdes charges des péniches aussi facilement

que les bateaux vides. C'est lui qui me réconforte. Nicole et le petit Paul sont passés trop vite dans mon existence, mon fils n'avait que deux ans quand je suis parti à la guerre, à mon retour, ils n'étaient plus. Disparus dans un bombardement. Saleté de guerre ! Même finie, elle continue de me tirer dessus.

Mon beau-frère n'a pas dû faire la guerre. Elle est chanceuse la Pauline. Sa fille lui ressemble de plus en plus, elle a déjà 15 ans Angèle.

Le 11 novembre 1945, c'est l'armistice, tout le village fait la fête. Moi, j'ai tout perdu, ma femme, mon fils, mon envie de vivre. Mes vêtements retirés, j'ai plongé dans le fleuve, le froid m'a piqué, propulsé, vidé. J'ai nagé comme un forcené, comme un enragé, comme un animal sauvage. L'Escaut m'a lavé de mes chagrins, de mes angoisses, de mes rêves. Sorti de l'eau purificatrice, je suis entré dans un néant blanc. Retour dans les fours à chaux, les pierres, le dur labeur, la routine, le vélo du dimanche, la nage désincrustant la poussière blanche mieux que les idées noires, je me jetais à l'eau et toujours le fleuve me rejetait à la vie.

Me voilà en survie, que faire ? Veiller sur ma sœur et sa fille, son mari ne sait plus marcher, Pauline travaille trop.

Tania, découvre ce grand oncle, enfant, elle l'avait côtoyé sans l'aimer, elle le craignait, sans le voir, sans le rencontrer ! Personne ne se souciait de lui ?

Dernière page : l'écriture est grande,

tremblante mais la barre des T est encore fortement appuyée, signe d'autorité, dit-on !

27 mai 1995 :

Quelle belle journée ensoleillée. Beaucoup moins de péniches sur mon fleuve en cette fin de siècle. Il ne vieillit pas, Lui. Toujours aussi puissant. Interdiction de me baigner, ils ont peur que je me noie ! Ils ne savent pas que je m'en fous ! Les jeunes me disent « coule Raoul » ça ne veut rien dire, ils sont jeunes ! Je ne coule pas, je nage, moi et je ne m'appelle pas Raoul. Ils sont bêtes les jeunes !

A 85 ans, regarder en arrière, ne me retient pas à la vie. Nicole a été la seule femme que j'ai aimée, les autres n'ont fait que passer dans mon lit, je n'ai demandé à aucune d'elles de rester. Maintenant, je vis avec ma filleule Cécile et sa fille Tania, il n'y a pas de papa non plus. Décidément je reste le seul homme, mais je ne joue pas au papy. Elle est mignonne la petite Tania, sa mère est ce qu'on appelle une femme libérée, libérée de mari, je suppose ! Cécile prend bien soin de moi, elle m'a aménagé une aile de la maison et là, je suis chez moi. Tous les soirs, je suis invité à souper, je suis étonné d'y prendre plaisir. Oui, je suis heureux avec Cécile et Tania, c'est ma famille. J'ai peur de m'attacher trop !

Perdre, ça fait si mal. Oublier, c'est si difficile, alors je ne mémorise rien. Je ne fais que passer, j'arriverai bientôt à la fin du voyage, Je ne veux pas regarder en arrière.

Mes jambes flageolent, je ne fais plus

de vélo, je marche avec une tribune, je viens toujours sur les rives de l'Escaut. Ma source de jouvence ? Non, je ne suis pas fou. L'Escaut, c'est mon eau de renaissance. Si je me baignais, je retrouverais ma force d'antan mais ils me l'ont interdit, le docteur, le kiné et ma filleule. La vie à Antoing est différente d'ailleurs, car ici l'Escaut a des vertus particulières.

Cet après-midi, j'ai filé en douce de la maison, ruse de guerre, personne ne m'a vu, personne sur les rives, personne pour m'empêcher de nager, oh mon Escaut, prends moi dans tes bras.

Amabile SIMEONI



© Alain h. Lefebvre

Ô MON FLEUVE BIEN AIMÉ !

Une dernière fois, je longe tes rives... et presque instantanément me remonte au cœur cette nostalgie des « jours anciens » comme dirait le poète.

Pour les gamins et les gamines du village, tu étais notre lieu de rendez-vous.

C'est dans tes eaux que nous avons tous appris à nager.

Éclats de lumière mêlés aux éclaboussures rafraîchissantes de tes eaux.

Rires et cris mêlés.

Cris de joie mais cris d'effroi parfois quand dans un trou nous perdions pied... et qu'il fallait lutter pour s'en sortir.

Tu vois comme tu nous as aussi appris la vie !

Plus tard, tu fus aussi lieu d'autres rendez-vous : rendez-vous amoureux.

Là-bas où ton parcours sinueux fait un coude, nous étions à l'abri des regards : premiers baisers, premiers émois.

Et c'est encore vers toi que nous revenions pour soigner nos premiers chagrins...

Anne HORY



©Alain h. Lefebvre



©Alain h. Lefebvre

Un ciel bleu d'encre
Un fleuve au courant languide
Un mastodonte métallique
Découpé en ombres chinoises
Surplombe les quais de chargement
Chemin de halage poudreux de ciment
Bittes d'amarrage coiffées de blanc
Péniches assoupies, allèges ou chargées
Blotties les unes contre les autres
Lueurs jaunâtres réchauffant la pénombre
Reflets des retrouvailles familiales dans le logement
Autour de la table du souper
Le père, la mère, répètent à l'infini
Leurs conversations convenues – fret, voyages, rentabilité
La légèreté de l'amour les a depuis longtemps désertés
Angoisse de manquer d'ici quelques mois
Dureté de la vie sur l'eau
Sérénité en faux-semblant
Depuis la rive opposée
Celle des gens d'à-terre

UNE VIE DE CHIEN

J'étais le plus beau de la nichée : 450 g et 18 cm.

C'est moi qu'elle a choisi, la petite Marie. «Love at first sight» comme disent les Setters irlandais. J'en ai reçu, caresses et câlins. Et moi, je reniflais à pleine truffe le moindre de ses petits chagrins.

Bien sûr, mon vieux Nestor, je n'ai pas eu ta vie. Pas de jardin fleuri où courir après le chat de la voisine ni un lopin où enterrer mon os. Pas non plus de promenade en ville en compagnie d'un maître au bout d'une laisse 100 % cuir véritable et médaille à mon nom.

Si de ton côté, tu as pu fonder une famille, moi au fil de l'eau, j'en ai eu cent. Une jolie chienne dans chaque port et pas le moindre remords. Aujourd'hui, à l'aube d'enfouir mes vieux os dans l'hôpitalière Escaut, je peux te dire que je l'ai aimée, ma vie de marinier...

Caroline JESSON

PoÉTIQUE DE L' ESCAUT.

L'arbre frissonne un peu. Il embrasse, enlace de toutes ses branches l'onde qui frémit. Epousailles.

Deux cygnes passent, indifférents. Ils se contentent de leur superbe.

Dans le sillage, la feuille se chiffonne, se contorsionne. Un peu de peur seulement, vite dissipée. Apaisement.

Le soleil, bénédiction venant du ciel, plonge sans façon son cercle d'or en plein centre du canal, rehausse de son éclat ce qui est fête.

A leur tour, les peupliers se penchent, haie d'honneur. Tout scintille.

Sur la rive, le coquelicot ne veut pas être en reste et défroisse la pétulance de tous ses rouges.

Le pissenlit sème à tout vent, en veux-tu, en voilà.

Le brin d'herbe s'agit mollement.

Un cycliste passe, s'arrête, pose le pied sur le ravel et regarde .

Éliane RÉMÉLIUS



ANTOING, LA BLANCHE PICARDE

Une maison blanche qui rêve au fil de l'eau

Une eau flâneuse qui renvoie son image

Des arbres séculaires se penchent au gré du vent

Leurs squelettes fourbus de branches feuillues

Se reflètent indéfiniment à vau-l'eau

Des ombres, des vestiges des cimenteries d'autrefois

Elles s'appelaient Bara, Debone, Vion, Vermandois

Des industriels dont on croirait qu'ils étaient poètes

Et que leurs jolis noms chantaient le « Pays Blanc »

Celui où les « roctiers » sont fiers et les bateliers autant

Les cheminées desquelles nulle fumée ne s'évade

Telles les tours dénaturées d'un château d'ogresses

La nature, le lierre, les lianes montent à leur assaut

Et toujours reprend ses droits tant qu'il y aura de l'eau

Gisèle HANNEUSE



©Alain h. Lefebvre

TREMPÉ

- Anthonin ! Veux-tu descendre ! Il faut aller conduire Sophie à la danse.
- Attends maman. Je joue.
- Bon tant pis, je te laisse tout seul. Je viendrai te chercher plus tard.

J'entends la porte d'entrée se refermer. Tous mes copains de classe ont toujours très peur dans les greniers. Ils n'y restent jamais quand ils sont seuls. Moi je n'ai pas peur. Je suis dans le grenier de la maison de mon oncle décédé et... je n'ai même pas peur.

Maman dit que je suis comme mon grand père. Elle dit que j'ai un caractère trempé. Je ne sais pas ce que cela veut dire mais j'imagine que cela à avoir avec l'Escaut. J'aime beaucoup aller m'y baigner sans que maman le sache. Je m'avance timidement dans mon palais de poussières. Ici, les mamans ne viennent jamais. Un grenier c'est rempli de vieux trucs que les grands ne veulent plus voir où oublier.

Tiens ! Un carnet. J'ai envie de l'ouvrir mais je me sens observé par la pénombre. J'ai l'impression d'entendre quelqu'un me dire : « T'oseras pas ! ». Et bien si, j'ose mais... Je suis trempé.

C'est que des phrases de grand dedans. Je les lis à voix haute. Je sens que les phrases, elles veulent être dites.

« Aujourd'hui je me suis lavé dans l'Escaut. J'y suis resté une heure. Je voulais me bénir. Seul. Oublier ce four de l'enfer. Cette chaux qui vous brûle autant que le feu et qui transforme vos poumons en carrières. Aujourd'hui je me suis lavé dans l'Escaut, je lui ai cédé ma sueur. Je voulais qu'en rentrant du travail, mes enfants me voient purifiés de ma poussière. »

Je commence à comprendre ce que cela veut dire : « être trempé. »

Graziano SPEZIALETTI

Je ne suis pas Smetana qui chanta la Moldau, ni Strauss qui rendit célèbre le Danube. Je ne suis pas Verhaeren qui parlait de l'Escaut avec tant d'amour. L'Escaut naît du plateau de Saint Quentin. C'est un petit ru qui sillonne la verdure jusque Cambrai.

Brel chantait « Avec l'Italie qui descendrait l'Escaut »...il coule, s'élargit, s'éveille, nous éveille parcourant les plaines picardes aux rives lagunées. Il a vécu avec les abbayes, il a connu les usines et les mines. Les ouvriers avaient une vie de dur labeur au point, dit-on que Zola s'en inspira pour écrire Germinal. En regardant couler l'Escaut, on peut imaginer tout ce qu'il a gardé en mémoire pour que nous ne l'oublions pas. Il grandit, traverse les villes ou simplement les frôle sans y entrer. Il salue chaque jour la tombe de Verhaeren qui souhaitait être enterré sur ses bords N'avait-il pas écrit :

« Le jour où m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords
Qu'on y mettra mon corps
Pour te sentir même à travers la mort
Encore... »

Il traverse les écluses sans jamais abandonner. D'Antoing, sur une péniche, le batelier, posté à l'avant peut distinguer au loin, les sombres clochers de la cathédrale de Tournai. Ainsi, il traverse la Belgique, accueille la Lys qui sent bon la Flandre et le lin.

Il atteint Gand et Anvers si large qu'on y voit déjà la mer et ses marées et ses tempêtes. Il se souvient du « Passeur d'eau » qui se battait pour traverser d'une rive à l'autre ses flots déchaînés en gardant son roseau vert entre les dents. Verhaeren et Anto Carte lui ont rendu hommage, ils savaient quel fleuve majestueux il était.

Je l'ai accompagné jusqu'à l'embouchure. Maintenant, je m'embarque pour atteindre la mer en union avec l'eau, avec sa grandeur, sa beauté à la fois douce et sauvage, fleuve accueillant et parfois révolté, bel Escaut, j'ai tenté de te chanter...

Thérèse LARCIN

LE CANAL

La vie passe
Comme l'eau qui s'écoule
Calme et limpide
Aux reflets de ciel et de soleil caché...
Les mouettes planent
Rasent la surface de l'onde.
Une péniche glisse
Fendant l'eau d'un sillon silencieux
Qui peu à peu s'estompe...
L'écluse a lâché son flot
Libérant ainsi ce chaland
Qui emporte avec lui
Chagrin et souvenir.
C'est un dimanche gris
Où toute vie s'appesantit
Dans ce matin endormi...

Au loin, un promeneur
Se dessine solitaire
Et téméraire.
Comme tout bagage
Une guitare sur le dos.
Bientôt le monde s'éveillera
Tout en mélodie
Le long du canal
Encore engourdi...

Thérèse LARCIN

C'est un engouement grandissant pour les photos de Thierry Daussin et d'Alain Honorat du groupe Bernimages sur les cours d'eau de Wallonie Picarde qui est à l'origine de plusieurs projets : d'abord une volonté d'exposition de duos photos et textes, conjointe à un album et qui auront pour titre Eaux picardes. Projets prévus pour l'automne 2015. Ensuite, celui-ci, que vous avez en mains, préparé en collaboration active avec le Contrat de rivière Escaut-Lys : un cycle de trois ateliers d'écriture débutant à Blaton, sur le thème des fiers canaux du Hainaut, se poursuivant à Péruwelz, pour explorer les fontaines et la Verne au joyaux du parc Simon, au centre-ville, et enfin se clôturant à Antoing, en surfant sur l'imposant fleuve Escaut et tout ce qu'il a pu et peut encore drainer d'Histoire et d'histoires.

Outre les trois noms précités, je tenais vivement à remercier Alexandre Raszka de la bibliothèque de Blaton, Stéphane Coquette de la médiathèque de Péruwelz, et Anne Hory du centre de lecture publique d'Antoing ainsi que les bibliothécaires pour leur accueil souriant et chaleureux et leur collaboration sans faille.

Enfin, je lance une salve d'applaudissements et de gratitude à tous les participants au présent recueil :

Gisèle Hanneuse, Anne Hory, Caroline Jesson, Jean Kurz, Arlette Linglin, Éliane Rémélius, Mylène Saucez, Amabile Siméoni, Graziano Spezialetti, Thierry Thirionet et Patricia Wattecamps. Ils m'ont accordé leur confiance au long cours, bouillonnant et fervent, de ces trois ateliers. Je vous invite à vous plonger dans le limon vif, coloré, nageant à contre-courant ou remuant le cristal, par leurs poèmes, nouvelles, récits surréalistes, histoires de jeunesse, bulles de rire, ou témoignages poignants remontant à la surface.

Lecteur, laisse-toi aller au gré de leur onde, sage, folle, inquiétante ou hilare.

Bonne lecture !

Thierry Ries



Bibliothèque communale
Gérard Turpin



SPW
Service public
de Wallonie



bibliothèques - médiathèque **PÉRUWELZ** www.peruwelz.be
UNE VILLE À LA CAMPAGNE